

## La voix de nos cousins

« Traduire »  
*Liberté* n°205  
 Février 1993, Montréal

Fondée en 1959, *Liberté*, revue littéraire et culturelle, « la plus lue au Québec », comme le proclame un papillon publicitaire, consacre son dernier numéro thématique à la traduction. Avant d'évoquer les articles portant sur notre domaine, quelques mots du reste, de ces « Chroniques » qui ne nous concernent pas directement. Elles ne nous concernent pas, mais elles nous surprennent et nous édifient. Il est salutairement humiliant de découvrir comme par accident la richesse, encore partiellement méconnue en France, des talents littéraires québécois : les collaborateurs de ces chroniques écrivent bien et pensent avec force et vivacité. Certains en ont une conscience presque excessive et s'expriment sur un ton de sévérité et de hauteur qui ne sont pas sans faire penser aux journalistes du *Monde* en France. Mais le talent est bien là, et la compétence aussi, le plus souvent.

Quant aux articles de fond, ils sont présentés par Marie-Andrée Lamontagne, nouvelle directrice de la revue, qui ne se fait pas faute de souligner la position privilégiée du Québec pour ce qui est du contact entre langues, la nécessité et les possibilités de la traduction.

Cette publication mériterait d'être analysée en détail, depuis la présentation par Jean-Pierre Issenhuth de ses traductions en vers rimés de poèmes de Gérard Manley Hopkins jusqu'au « Soliloque d'un traducteur » du Terre-neuvien Michel Savard, en passant par le substantiel et stimulant essai théorique d'Hubert Nyssen (« De la traduction », également publié en France). Presque tous les articles sont d'une réelle distinction. Faute de place, on retiendra ici surtout les deux textes concernant la contribution particulière que peuvent apporter des traducteurs québécois à la pratique de notre art et à la réflexion qu'il suscite.

« Dans les deux sens (la traduction littéraire au Canada) » de David Homel éveillera des échos chez les lecteurs de notre revue, car il parle des subventions accordées par le Conseil des Arts du Canada pour la traduction dans les deux sens ; elles sont appréciables et nécessaires pour rendre possibles nombre de publications ; mais le succès d'un auteur canadien anglais traduit en français n'est probable que si cet auteur a déjà été consacré par l'Europe ; les tirages et les ventes sont faibles ; les rémunérations aussi.

Quant à Alison Lee Strayer, originaire du Saskatchewan, elle présente « Deux écrivains de l'ouest », Sharon Butala, pour *Les Portes du soleil* (1986) et Edna Alford, pour *Le Lève-patient* (1981). Les deux échantillons offerts sont de qualité et la traduction semble en général adéquate ; si le lecteur a de loin en loin l'impression de déceler une gaucherie, il se peut qu'il s'agisse de particularités liées à la langue du Québec. Par exemple, même sans connaître le texte anglais, quand un personnage demande « Y a-t-il une pelle autour ? » (p. 141), on soupçonne que l'original doit être « Is there a spade about ? » et le sens « Y a-t-il une pelle dans le coin ? » (ou : quelque part). La souplesse et la fraîcheur de la langue québécoise sont d'autre part illustrées par l'emploi d'un mot comme « débarbouillette » pour l'équivalent d'un gant de toilette. En définitive, ce dossier a le mérite de montrer que des différences existent à l'intérieur de la langue d'arrivée entre l'un et l'autre bords de l'Atlantique.

Offrant au total beaucoup de richesses et une grande variété, ce numéro spécial de *Liberté* mérite d'être lu avec attention et médité à loisir.

Sylvère Monod